

sortit soudainement de l'abstraction où elle se complaisait tant ; il regarda sa femme comme s'il la voyait pour la première fois.

— Mais, mon amour, savez-vous que vous êtes jolie !

Marthe rougit en souriant ; elle était sûre qu'il ne la considérerait plus comme une petite pensionnaire de province que le hasard avait jetée dans le monde parisien. Peut-être peut-être à l'instant un sentiment d'amertume à la pensée que son rêveur de mari trouvait qu'elle ne s'était fait belle et jeune qu'à l'aide d'une toilette de bal ; mais étant d'une nature bonne et douce, l'amertume passa bien vite. Marthe aimait réellement la danse, et quand elle se trouva dans les salons pleins de gaieté et de lumière de Madame Duprét, ses yeux brillèrent et ses joues s'empourprèrent et plus d'un grave politique alla jusqu'à demander quelle pouvait être cette jeune et fraîche personne. Le premier qui s'avança pour réclamer sa main à la danse fut une connaissance déjà vieille, M. Durand le peintre. Camille perdit sa femme de vue dans le tourbillon de la valse et, quelque peu chagrin, se mit à errer de salon en salon. Il se trouvait en dehors de son élément ; la musique de la danse grinçait à ses oreilles et il se sentit un profond dédain pour cette foule frivole au sein de laquelle il se trouvait. A la fin, il découvrit un ami, musicien comme lui. De suite, les deux camarades s'engagèrent dans une longue et savante discussion. La danse cessa tout à coup ; le silence se fit dans les chambres surchauffées ; tout autour de Camille, on écoutait une voix fraîche et harmonieuse, d'abord tremblante, puis douce et claire, dominant les bruits qui s'apaisaient.

— Quelle belle voix ! remarqua le compagnon de Camille. Quelle pureté ! A. besoin de méthode, cependant. Mais qui donc chante aussi bien ?

Son ami ne répondit pas. D'abord, il eut le sentiment confus que cette musique lui était familière ; puis, tout à coup, il reconnut sa propre mélodie qu'il avait rejetée comme indigne de ses hautes théories artistiques. Quelques minutes après, il distingua clairement les paroles :

Le temps vient tout briser ;
Où oublié !

Moi, pour le mépriser,
Je ne veux qu'un baiser,
De ma mie.

Où chercha tour à tour
De folie !

Moi, jusqu'au dernier jour,
Je m'entiens à l'amour,
De ma mie.

Il y eut une explosion enthousiaste d'applaudissements quand Marthe eut fini sa chanson ; son triomphe fut complet. Le jeune peintre, tout heureux, voltigeait autour d'elle. La jeune femme pouvait à peine répondre aux félicitations sans nombre qui lui arrivait de tous côtés. Elle rougissait, moitié effrayée, moitié triomphante. De temps en temps, elle jetait un rapide coup d'œil autour d'elle comme à la recherche de quelqu'un, puis baissait les yeux.

— Pourquoi ne nous disiez-vous pas que votre femme était douée de cette voix splendide ? demanda la maîtresse affairée de la maison, qui, cependant, n'eut pas le temps d'attendre la réponse.

— Votre femme ! s'écria le camarade de Saintis qui était court et très gras, n'avait pu réussir à se frayer le chemin du salon principal d'où le chant s'était fait entendre. Je vous félicite, mon très cher ; mais de qui est la musique ? C'est tout moderne, cela va sans dire, probablement de quelque jeune homme encore plein de fraîcheur et d'illusion ? Il a du talent, un grand talent même, mais je crois dans une mauvaise voie.

— Indubitablement, répondit Saintis.

— Mais, cher ami, s'écria Durand, entraînant l'héroïne de la soirée à son bras, j'en appelle à toi-même ! Madame Saintis ne veut pas nous dire le nom de l'auteur de cette adorable chanson. Entre nous, je soupçonne fort qu'elle est de ta composition ; dans ce cas, gare aux lauriers, car tu n'as pu faire de mieux !

— Camille, je suis fatiguée, je voudrais retourner à la maison, murmura Marthe, dont les vives couleurs des joues avaient disparu.

Le musicien, comme étourdi, prit machinalement le bras de sa femme de celui de son partenaire, et ils quittèrent le salon — chauffé